

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

VOL. II.

MONTRÉAL, AOUT 1885.

No. 7.

GRAND PARDON D'ASSISE.

INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

Nous examinerons sous ce titre, l'histoire du sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges, les droits qu'il a à notre vénération, et les conditions requises pour gagner la célèbre indulgence de la Portioncule.

La ville d'Assise est située, comme on le sait, sur le versant d'une montagne; Sainte-Marie-des-Anges s'élève à ses pieds, dans la plaine qui s'étend des hauteurs de Spolète à la montagne de Pérouse.

De pieux ermites, venus de la Palestine, en 351, pour visiter la Ville éternelle, obtinrent du pape Libère de pouvoir se fixer dans la plaine d'Assise, où ils élevèrent un ermitage avec un modeste oratoire. Ils placèrent des reliques du tombeau de la sainte Vierge dans cet oratoire, qui fut dédié à l'Assomption et prit le nom de *Sainte-Marie-de-Josaphat*, en souvenir de la vallée dans laquelle furent déposées, pour un temps, les dépouilles mortelles de la Mère de Dieu.

Un siècle et demi plus tard, vers l'année 516, le grand Patriarche saint Benoît étant venu à Assise se fit céder cet oratoire, avec une petite portion de terre contiguë, d'où ce lieu prit, à ce que l'on croit, le nom de *Portioncule*. Le Saint y établit un ermitage, et fit reconstruire et agrandir l'église; c'est depuis cette époque qu'on commença à entendre dans ce sanctuaire les chants harmonieux des Esprits célestes, ce qui lui fit donner le nom de *Sainte-Marie-des-Anges*; il a conservé néanmoins jusqu'à nos jours le titulaire de l'Assomption, qui lui fut donné par ses premiers fondateurs.

Ce lieu fut cédé par les Bénédictins du Mont-Cassin à la Congrégation bénédictine de Cluny, et passa ensuite à celle de Cîteaux; puis, l'ermitage étant tombé en ruine,

la propriété de la chapelle construite par saint Benoît et du terrain contigu resta aux Bénédictins du Mont-Soubasio, qui permirent à quelques ermites de s'y établir. Ce lieu fut plus tard entièrement abandonné, et l'église réduite à un tel état de délabrement qu'on cessa d'y célébrer la messe. Néanmoins les personnes pieuses ne cessèrent jamais de venir y prier la Reine des Anges.

En 1207, saint François fit réparer l'église de Sainte-Marie-des-Anges et un prêtre d'Assise, Pierre Mazzangol fut chargé par les Bénédictins d'y célébrer la messe. Il la desservit jusque vers l'année 1210, où elle fut définitivement cédée à saint François et à ses disciples. Toutefois, comme nous le dirons un peu plus loin, le séraphique Patriarche fixa sa demeure auprès de Sainte-Marie-des-Anges, aussitôt qu'il l'eut restaurée, c'est-à-dire dès l'année 1207.

L'église actuelle de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule est donc celle-là même que bâtit saint Benoît; elle compte plus de treize siècles d'existence. Ce modeste édifice mesure un peu plus de douze mètres de long et environ quatre mètres de large; la porte latérale et celle du fond sont très grandes, eu égard aux dimensions de l'église; il semble que saint Benoît, en les faisant construire, ait eu une vue prophétique des foules qui devaient un jour se presser dans cet humble sanctuaire. C'est saint François qui, au témoignage du B. Bernardin de Feltre, fit graver sur la porte du fond ces paroles : *Hæc est porta vitæ eternæ.*

L'église de Sainte-Marie-des-Anges fut choisie par le séraphique Patriarche, pour être le berceau de son Ordre, et il aima toujours cet auguste sanctuaire d'un amour de prédilection. A cette église, d'ailleurs, se rattachent les faits les importants et les plus merveilleux de sa vie.

La pieuse Pica, mère de François, y venait souvent prier; et c'est là, nous dit une pieuse tradition, qu'après sept années de stérilité, elle obtint de la mère de Dieu la promesse de la naissance d'un fils qu'attendaient de grandes destinées. La même tradition rapporte qu'à la naissance du Saint, des chants angéliques se firent entendre en ce lieu pour glorifier Dieu, comme à la naissance du Sauveur, et promettre la paix aux hommes de bonne volonté.

La vénération de Pica pour ce saint lieu fut transmise par elle à son fils ; dès que François eut commencé à servir Dieu de tout son cœur, il se plut à visiter ce sanctuaire si cher à la très sainte Vierge, il le fit restaurer et voulut même fixer auprès sa demeure. Un jour, au rapport de Thomas de Celano, tandis qu'il assistait dans ce lieu au saint sacrifice de la messe, une parole de l'Évangile lui révéla sa sublime vocation. C'est dans ce béni sanctuaire de MARIE que seront jetés les premiers fondements de l'ordre des Frères-Mineurs ; là, les premiers disciples de François viendront se ranger sous sa conduite, et bientôt ils s'y multiplieront comme les étoiles du ciel. Devant l'autel de ce sanctuaire, la vierge Claire viendra renoncer aux espérances du siècle pour devenir l'épouse de Jésus-Christ. Là enfin François, en d'ineffables visions, sera visité par JÉSUS, MARIE et les saints Anges, et obtiendra, en faveur des pécheurs, l'*Indulgence de la Portioncule*, une des plus célèbres et les plus précieuses, parmi celles qui sont en usage dans l'Église. Ajoutons que c'est à l'ombre de ce sanctuaire privilégié de MARIE que François rendra le dernier soupir.

Le séraphique Patriarche a donc justement aimé et vénéré ce lieu, où il avait reçu tant de grâces pour lui, pour son Ordre et pour le monde entier. Il nous dit lui-même la sainteté de ce sanctuaire béni, et le respect dont il devra être l'objet de la part de tous ses enfants : "Oui, s'écriait-il, il est vraiment saint ce lieu ! il est plus digne d'être la demeure des Anges que celle des hommes ! Non, tant qu'il sera en mon pouvoir, je ne m'en séparerai jamais ; il sera pour moi et pour mes enfants un mémorial éternel des divines miséricordes."

Sainte-Marie-des-Anges a encore droit à notre vénération comme ayant été habitée ou visitée par une multitude de Saints. Le patriarche saint Dominique s'y trouvait en 1219 ; notre séraphique docteur saint Bonaventure y apprit par la révélation que l'Ange marqué du sceau du Dieu vivant, dont il est parlé dans l'Apocalypse, désignait, selon le sens littéral, le séraphique Père saint François ; saint Antoine de Padoue y séjourna en 1221 ; saint Jacques de la Marche y fit son noviciat. On cite encore parmi les pieux pèlerins ou hôtes de la Portioncule : saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint François de Paule, saint Jean Calasanez, etc. ; les

BB. Jean de Parme, Jean de l'Alverne, François de Fabriano, André de Spello, Bernardin de Feltre, Ange de Chivasso, François de Pésaro, Pierre de Sienne, etc.; sainte Brigitte, les BBses Angèle, Angeline, Micheline; enfin une multitude d'autres illustres serviteurs de Dieu.

“ La petite chapelle de la Portioncule, dit l'abbé Riche, est renfermée sous le dôme de la grande basilique de Notre-Dame-des-Anges, comme la Sancta-Casa dans la basilique de Lorette, mais la portioncule offre quelque chose de plus saisissant au premier aspect. Au lieu de ce magnifique revêtement de marbre et de sculpture qui recouvre entièrement l'extérieur de la Santa-Casa de Lorette, la Portioncule est demeurée toute nue avec ses murs antiques et grossiers. Je ne sais quel parfum de sainte pauvreté s'exhale de cette chapelle vénérable.” La basilique, élevée sur les dessins de Vignolo, est l'un des monuments les plus grandioses de la chrétienté. La construction en est due à la piété du grand pape saint Pie V. En 1832 et en 1854, la grande basilique de Sainte-Marie-des-Anges a été fortement ébranlée par des tremblements de terre et ses voûtes ont dû être relevées à grands frais; seule la chapelle de la Portioncule est demeurée intacte.

A droite de la Portioncule, dans l'intérieur de la basilique, on voit la petite cellule, dans laquelle est mort saint François. Cette cellule a été convertie en chapelle, et l'on y conserve le cœur du séraphique Patriarche.

Auprès de la basilique, dans l'intérieur du couvent, se trouve une espèce de grotte souterraine, dans laquelle saint François avait coutume de se retirer, pour se livrer plus librement à ses rudes pratiques de pénitence. Cet oratoire est appelé *la Chapelle des Roses*, parce que tout auprès, dans une cour intérieure, se trouve un petit jardin planté de rosiers. Du temps de saint François, ce lieu, appelé encore aujourd'hui le *Spinito*, était couvert de ronces et d'épines; un jour le Saint alla se rouler dans ces épines pour dompter la violence d'une tentation qui l'obsédait. La tentation fut vaincue, et les ronces, rougies de son sang virginal, se convertirent en rosiers; ces rosiers produisent encore aujourd'hui des roses sans épines, et les feuilles apparaissent comme tachées de sang.

Saint François disait souvent à ses disciples: “ Mes enfants, gardez-vous bien de jamais abandonner ce sacre-

tnaire si cher à la Mère de Dieu. Si vous en êtes chassés d'un côté, revenez par l'autre ; car ce lieu est saint, c'est la maison de Dieu. " Deux fois, dans le courant de ce siècle, les Frères-Mineurs de l'Observance ont été chassés de l'auguste sanctuaire par la révolution ; deux fois, fidèles à la recommandation de leur séraphique Père, ils sont rentrés à Notre-Dame-des-Anges. Dans ces derniers temps, ils ont racheté la basilique et le couvent, dont l'Etat s'était emparé ; de cette manière a été conservé à la Famille franciscaine ce lieu à jamais vénérable, berceau d'un Ordre qui, selon la promesse faite à François par Notre-Seigneur, doit durer jusqu'à la fin du monde.

L'auguste sanctuaire de Sainte-Marie-des-Ang est l'Eglise *Mère et Chef* de l'Ordre des Frères-Mineurs, et cela, pour deux grandes raisons : la première, est le fait lui-même que cette église a été le berceau de l'Ordre ; la seconde, est la volonté expresse de saint François qui déclara que cette demeure bénie serait la Mère et le Chef de toutes les maisons de l'Ordre.

CONDITIONS DE L'INDULGENCE.

Il nous reste à parler de l'*Indulgence de la Portioncule*, dont il plut à Notre-Seigneur de favoriser le sanctuaire béni de Sainte-Marie-des-Anges, à la demande de François, son humble Serviteur. Nous ne raconterons point ici les faits merveilleux qui accompagnèrent la concession de cette indulgence et sa confirmation par Honorius III ; on en trouvera les détails dans la vie de saint François placée au commencement de cet ouvrage ; nous parlerons seulement de l'extension de l'indulgence aux églises de l'Ordre et des conditions requises pour la gagner.

Cette insigne faveur, accordée par Notre-Seigneur et ratifiée par son Vicaire, n'était attachée qu'à la visite de l'église de Sainte-Marie-des-Anges, où affluaient tous les ans des foules innombrables de pèlerins. Saint Bernardin de Sienne, dans un de ses sermons, atteste qu'il en a vu jusqu'à cent mille à Assise pour gagner l'indulgence. Toutefois, quel que fût le nombre des pèlerins, c'était peu pour l'Eglise entière ; voulant donc étendre à tous les fidèles cette précieuse faveur, plusieurs Souverains Pontifes, notamment Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII, décidèrent que cette indulgence pourrait être

gagnée dans toutes les églises de l'Ordre de Saint-François. Innocent XI rendit cette indulgence applicable aux âmes du purgatoire, et Innocent XII l'étendit à tous les jours de l'année, en faveur de l'auguste sanctuaire de Sainte-Marie-des-Anges.

Pour jouir de ce privilège, les chapelles doivent être *publiques*; par conséquent les chapelles intérieures et *privées* des communautés n'ont point cette indulgence, excepté pour les religieuses cloîtrées, quand elles n'ont point de chapelle extérieure et publique. Les églises ayant appartenu autrefois aux religieux de l'Ordre, et qui ne sont plus en leur possession, cessent par là même de jouir des indulgences ou privilèges de l'Ordre, et par conséquent de l'indulgence de la Portioncule, à moins d'une nouvelle concession.

Bien que toutes les indulgences méritent notre respect, comme étant le fruit des mérites infinis de Jésus-Christ et des mérites surabondants de la très sainte Vierge et des Saints, dont l'Église nous fait l'application, il semble que l'indulgence de la Portioncule doive nous être spécialement précieuse, en raison de son origine, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui a daigné l'accorder à saint François, sur la demande de sa divine Mère. Les Souverains Pontifes l'ont tellement respectée qu'ils ne l'ont jamais suspendue, même en temps de Jubilé.

Cette indulgence a encore ceci de particulier, qu'au jour où elle est accordée on peut la gagner *toutes quoties*, c'est-à-dire *autant de fois qu'on visite l'église où elle est attachée*. Ce précieux privilège a été confirmé par un Décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 22 février 1847.

Pour gagner cette précieuse indulgence, il y a trois conditions à remplir; 1^o Il faut se confesser, et pour cette confession on suit les règles ordinaires des autres indulgences; 2^o Il faut communier; cette communion peut se faire la veille ou le jour de la fête, et en quelque église que ce soit; 3^o Il faut enfin visiter l'église à laquelle l'indulgence est attachée; ces visites peuvent se faire à partir de 1^{er} août, vers deux heures de l'après-midi, et toute la journée du lendemain jusqu'au coucher du soleil; dans chacune de ces visites on doit prier aux intentions du Souverain Pontife.

La fête de Notre-Dame-des-Anges a été établie: 1^o Pour célébrer l'anniversaire de la consécration de l'église

qui fut le premier sanctuaire de l'Ordre; 2o Pour remercier Dieu de la concession de la précieuse indulgence; les âmes ferventes s'efforcent de gagner ce jour là un grand nombre d'indulgences et de soulager les saintes âmes du purgatoire qui attendent, de l'application qui leur en est faite, un soulagement à leurs cruelles souffrances; nous ne saurions rien faire de plus agréable à Dieu et de plus méritoire pour nous-mêmes: 3o Pour remercier Dieu de la fondation de l'Ordre séraphique, dont Sainte-Mari-des-Anges fut le berceau; 4o Pour honorer la très sainte Vierge sous le glorieux titre de *Notre-Dame-des-Anges*; cette auguste qualité de Reine, de Souveraine, de Dominatrice des Anges lui est attribuée non seulement par saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne et un grand nombre de saints et docteurs, mais aussi par l'Eglise elle-même qui la salue en ces termes: *Ave, Regina Caelorum. Ave, Domina Angelorum.* Dans les litanies de Lorette, nous disons aussi: *Regina Angelorum, ora pro nobis* — Reine des Anges, priez pour nous.

SAINTE ANNE ET LE CANADA

Voici la voix de la fille de mon peuple,
qui crie d'une terre lointaine.

JÉRÉMIE.

Le jour de la fête de sainte Anne est un jour de grâce pour le Canada. Il est impossible de prononcer le nom de cette grande sainte, si populaire en ce pays, sans éprouver une de ces émotions attachées au souvenir des pieuses traditions. Il est écrit d'elle: *Que le peuple tressaillira à son approche... que sa voix fera jaillir la miséricorde du sein du Seigneur.* Tous les ans, ces paroles s'accomplissent au milieu de nous. Petite nation éloignée du centre de l'Eglise, mais unie à elle de cœur et d'âme, Dieu a voulu nous accorder un de ses plus grands bienfaits. Il nous a conservé une foi vive, et en ces temps de malheur, nous avons fait la consolation du vieillard vénérable qui préside sur le siège de saint Pierre aux destinées du monde catholique.

Le Canadien a toujours aimé les démonstrations religieuses, et les dévotions spéciales ont pour lui un attrait particulier. Parmi celles-ci, nulle n'a surpassé la dévotion à sainte Anne. Elle nous est venue de France, et s'est répandue en ce pays avec rapidité. Quel est le

Canadien qui n'a pas entendu raconter les merveilles qui accompagnent le plus souvent les pèlerinages à la Bonne Sainte Anne ? Je ne prétends pas admettre comme vrai tout ce qu'on raconte ; mais il est des faits indéniables, des miracles se sont opérés en grand nombre, et quelquefois sous les yeux d'une foule de témoins. Cette pieuse confiance a beaucoup contribué à accroître notre foi, comme enfants de l'Eglise, et à justifier les vues de la Providence sur nous, comme peuple. Elle a existé à tous les âges de notre histoire. Dès 1658, on comptait à l'église de cette paroisse, le jour de la fête de sainte Anne, 1,000 à 1,200 communicants, chiffre énorme pour le temps ; dix ans plus tard, le rév. M. Thomas Morel publiait un recueil des miracles opérés dans son église. En approuvant ce recueil, Mgr. de Laval, premier évêque de Québec, disait dans sa lettre : " Nous le confessons, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, *dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.*"

Un grand nombre de sanctuaires dédiés à cette sainte existent de nos jours. On en compte plus de 12 ; mais aucun n'a atteint la célébrité de celui de la *Bonne-Sainte-Anne du Nord*, le premier et le plus ancien de tous. Ce sanctuaire date du berceau de la colonie, et a toujours été le lieu de prédilection de cette grande sainte. On y a vu des miracles éclatants ; c'est là que le pauvre, le malade, l'infirmes allait chercher les secours qu'il ne pouvait attendre des hommes. L'on se rappelle toujours d'un pèlerinage à ce lieu béni. Ces émotions sont de celles qu'on n'oublie pas. Car, en nulle autre occasion n'apparaissent plus clairement les misères humaines et la miséricorde divine. Quel spectacle touchant que cette mère pressant sur son sein son enfant pâle et mourant ! cette fille guidant les pas d'un père aveugle ! de tous côtés des malades soutenus par un ami ou un parent ! Sur les traits de tous brille une lueur d'espérance, mais les expressions sont diverses : ce vieillard, courbé par les ans, vient demander la conversion d'un fils dénaturé ; plus loin, un jeune homme, le repentir au front, semble succomber sous le poids de sa douleur. Voyez-vous cette jeune femme ? Ses traits portent la marque des souffrances, une prière

anime ses lèvres desséchés par la fièvre ; cette prière, ces souffrances, elle les offre pour son époux plongé dans la débauche. Les uns demandent, supplient ; les autres remercient, et de cette foule silencieuse s'élève vers l'ciel un concert de prières ferventes.

Cette scène touchante se renouvelle tous les ans. Et l'ardeur de notre population catholique, loin de diminuer, augmente et rend ce lieu de plus en plus célèbre. Que signifie donc cette confiance que des siècles n'ont pu faire oublier ? Pour plusieurs, l'intérêt peut être le principal mobile d'un pèlerinage, et c'est ce qui frappe d'abord l'intelligence. Mais la dévotion à sainte Anne a une autre cause ; ce n'est pas pour d'aussi vains motifs que Dieu nous a accordé la protection de cette sainte.

La foi d'un peuple se manifeste toujours par des élans pieux. Ces manifestations d'âmes convaincues sont les garants, non d'une civilisation avancée, non d'un esprit de progrès, mais d'une moralité consolante, et ce qui est plus élevé, de ces aspirations divines qui tendent à réunir autour du corps mystique de l'Eglise les peuples de la terre. Parmi ces voix, comme dit le prophète Jérémie, venant d'une terre lointaine, quelques-unes—par un accord parfait, par des accents plus touchants—parviennent sûrement au trône de l'Eternel. C'est que ces voix sont unanimes, elle crient vers un même objet, dans un même but, avec une foi, une persévérance, une confiance qui ouvrent les cieus et en obtiennent tout.

Aussi, c'est à cette marque que l'on reconnaît les peuples privilégiés auxquels Dieu confie les missions qu'il veut établir. Par leur position normale, leur origine, l'intervention constante de la Providence dans leur développement, ces peuples contractent envers celle-ci des obligations et une responsabilité d'autant plus grande que leur moyen d'action est plus étendu. C'est par eux que Dieu punira une nation ; par eux il en appellera une autre à la lumière du catholicisme. Et par cet ordre admirable, il harmonise ses volontés immuables avec les lois de la nature, Il sanctionne cet esprit d'amour qui est né dans la charité, a vécu et est mort en aimant. Quoi de plus beau que le spectacle d'un homme arrachant aux bras de la mort un de ses semblables, en mettant la sienne en danger ? Que dire de tout un peuple priant, se dévouant pour l'exécution des décrets éternels ? Cette

pensée ne fait-elle pas surgir dans nos cœurs des sentiments de bienfaisance envers l'humanité ?

L'enchaînement des événements du passé, la coordination des chutes et de la renaissance des royaumes, à travers lesquels l'on voit subsister sans interruption le peuple choisi de Dieu, a un cachet de sagesse infinie devant laquelle l'intelligence doit s'incliner. Dans tous ces bouleversements répétés de siècle en siècle, l'homme trouve de grandes leçons dont il doit profiter.

Un seul regard jeté dans l'histoire nous fait remarquer deux peuples couronnés d'une auréole particulière ; tantôt soumis et comblés de faveurs, tantôt rebelles, et justement châtiés, mais toujours, tôt ou tard, ramenés vers des destinées liés à leur existence. Instrument des volontés du Seigneur, peuple choisi pour préparer les voies à l'évènement d'un Rédempteur, les Israélites vécurent pour remplir leur mission, puis disparurent. La France dans une époque plus éloignée, eut aussi une vocation : elle fut placée gardienne de l'Église, et protectrice de ses pasteurs. Souvent, comme autrefois les Israélites, elle oublia ses devoirs ; sa propre grandeur la trompa : elle fut éblouie par sa gloire, mais chaque fois, comme eux, elle se purifia dans son repentir.

Les retours de la France au sortir de ses écarts ont toujours été marqués par de pieuses démonstrations extérieures, le plus souvent par des pèlerinages. C'est surtout quand, agenouillé dans ces lieux vénérés, où il expiait les excès commis au milieu de l'effervescence des passions, c'est surtout là, dis-je que, ce beau pays se montrait digne de la noble charge dont il fut investi, et du glorieux nom de *filie aînée de l'Église*. Fouler aux pieds le respect humain, et à la face de l'univers prosterner son front dans la poussière, mouiller de ses larmes la pierre d'un rocher où apparut la Mère de Dieu, voilà un spectacle unique. La France seule nous l'a offert, poussée par cette force que donne le sentiment du devoir.

Mais, en Canada, nous avons, nous aussi, une mission à remplir, et voilà comment expliquer cette dévotion extraordinaire envers sainte Anne, voilà pourquoi sa protection nous enveloppe depuis notre naissance. Et cette mission, elle nous apparaît belle et grande : déjà ses effets se font sentir. Un jour, l'avenir nous la montrera comme fait accompli, si nous sommes fidèles. Il est

donc bon de le rappeler souvent pour s'en convaincre davantage. Nous sommes le grain de sénévé jeté sur les côtes d'un monde nouveau : cette semence doit rapporter au centuple en répandant au loin la vraie religion. C'est pourquoi nous avons été, de la part de la Providence, l'objet d'une attention toute particulière. Une grande nation devait peupler les plages de ce continent; or Dieu, voulant pour Lui cette nation, envoya quelques colons habiter près d'eux. Ces hommes devaient former un petit peuple, et apporter un jour le salut à toute l'Amérique. Mais, comme le Canadien était Français, et que la France rebelle devait être punie, le Canada fut soumis à une domination nouvelle sous laquelle, après quelques épreuves, il devint libre. L'œuvre s'accomplit, le nord de l'Amérique devient catholique avec une prodigieuse rapidité. On s'étonne de l'énergie et de l'attachement religieux des Canadiens réfugiés aux Etats-Unis. On croyait bientôt les voir tomber dans l'oubli ou le relâchement, étant de toutes parts enveloppés par l'erreur et la licence. Mais, c'est qu'on ne songeait pas à Celui qui les a conduits dans ce pays étranger; c'est qu'on ignorait qu'il sont là parce que la Providence a voulu qu'ils fussent là, pour accomplir ses desseins sur ce nouveau continent.

JOSEPH HENRI.

Ste. Anne de Beaupré.

Mgr. l'Archevêque de Québec, par mandement, demande à ses diocésains une souscription de deux centins par âme, pour la construction du maître-autel de l'église Ste Anne de Beaupré.

L'église de Sainte Anne a 200 pieds de longueur et 100 pieds à l'intérieur. Il y a 15 autels et on doit en ajouter deux autres bientôt; de sorte qu'avec les trois autels de la sacristie, et celui de la chapelle bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église, 21 prêtres pèlerins pourront célébrer en même temps la sainte messe.

Du côté de l'épître, l'autel de la *Vierge du perpétuel secours* appartient au diocèse de Montréal; celui de *Saint Alphonse* au RR. PP. Redemptoristes; celui de *Saint Joachim* au diocèse de Rimouski. Ceux de *Saint Patrice*, de *Saint François Xavier*, de *Saint Benoît*, de *Saint Antoine de Padoue* et de *Saint François de Sales* sont encore disponibles.

Du côté de l'Évangile, celui du *Sacré Cœur de Jésus* est offert par le diocèse de Saint-Hyacinthe : celui de la *Sainte-Famille* par la paroisse de Sainte-Anne de Beaupré ; celui de *Saint Joseph*, par le diocèse d'Outaouais. Viennent ensuite ceux de *Saint Jean-Baptiste*, de l'*Ange Gardien*, de *Notre-Dame de Pitié*, de *Saint François d'Assise*, de *Saint Vincent de Paul*.

Bon nombre de belles statues ont été données pour orner ces autels, celle de Sainte-Anne, par les Irlandais de Montréal, celle de Saint-Alphonse par ceux de Québec. Les jeunes gens de la haute ville de Québec ont donné celle de *Saint François-Xavier* ; un paroissien du Château-Richer, celle de Saint-Benoît ; les hommes de Saint-Pierre de Montréal celle de la Sainte-Famille ; les dames de la même paroisse celle de *Notre-Dame de Pitié*. Un paroissien de Sainte-Anne de Beaupré a offert celle de l'Ange-Gardien. Enfin les Tertiaires de Saint-Sauveur ont donné celles de *Saint François d'Assise* et de *Saint Antoine de Padoue*.

LE PARFAIT TERTIAIRE.

L'HUMILITÉ.

(Suite.)

CHAPITRE IV.

DÉTAILS DE LA VIE OU L'ON PEUT FACILEMENT PRATIQUER L'HUMILITÉ.

§II. — *Humilité dans les paroles.*

L'Humilité est la conviction de notre néant ; or, la conviction se forme par la pensée, s'exprime par le langage, se manifeste et s'acquiert surtout par les actes. La pensée et la parole sont dans un rapport aussi intime que la cause et l'effet. Dès que nous aurons acquis l'habitude fondamentale de nous humilier intérieurement dans nos pensées, l'Humilité passera aussi tout naturellement dans nos paroles, comme le ruisseau découle de la source.

Observons cependant, en principe, qu'il vaut mieux garder le silence sur soi-même, que de parler de soi, même pour s'humilier, et les auteurs ascétiques ont justement nommé humilité à crochet, cette habitude vaniteuse

de s'humilier dans les paroles, qui, au fond, n'a souvent d'autre but que d'accrocher la réputation ou l'apparence de l'humilité.

Ne parlez jamais de vous le premier ; si l'on vous interroge, répondez brièvement et avec réserve.

Aimez le silence et le recueillement ; ne parlez qu'avec retenue et modestie.

Ne cherchez pas à faire de l'esprit dans la conversation. Sachez à propos retenir une phrase inutile que vous auriez du plaisir à dire. Ne courez pas après les saillies heureuses.

Ne dites rien qui vous fasse considérer comme honoré, estimé, habile dans les affaires ; n'attirez à vous aucun hommage.

Si vous voulez pratiquer l'Humilité, vous ne parlerez pas de ce qui est à votre avantage, de vos parents, de vos occupations.

On vous fait un reproche, ne vous justifiez pas, si vous n'êtes pas tenu de le faire ; mais persuadez-vous que vous méritez la réprimande au moins pour beaucoup d'autres raisons.

Vous n'exprimerez jamais avec une certaine suffisance votre manière de voir et de penser.

En vous excusant de n'avoir pas mieux fait, vous quêtez souvent en éloge, prenez garde.

Nommer un personnage honorable et ajouter qu'on le connaît depuis longtemps, qu'on est lié avec lui, c'est souvent de la vanité.

Rappeler ses propres succès, parler de l'échec d'un autre, c'est presque toujours de l'amour-propre satisfait.

Parler de la confiance que vous accorde une famille, du conseil qu'on vous a donné dans une affaire délicate, c'est ordinairement succomber à une tentation de vanité.

« La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir des admirateurs : et les philosophes eux-mêmes en veulent ; ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui la lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu, et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie : et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi. » (PASCAL, *Pensées.*)

Ne vous montrez jamais comme indispensable, nécessaire pour le succès d'une affaire.

Ne dites pas qu'on a su reconnaître vos droits, apprécier vos raisons.

Vous avez eu un différend avec quelqu'un : si le droit a été pour vous, votre amour-propre avide d'encens vous dit de raconter le fait à un autre qui confirmera l'approbation dont vous vous repaissez ; si vous avez eu tort, il espère trouver des consolations... que dis-je, faire même remonter le tort sur votre adversaire.—Veillez bien...le point est délicat.

Vous pratiquerez l'Humilité si vous ne parlez jamais sans nécessité ni de votre santé, ni de vos souffrances, ni de votre délicatesse, ni de votre fortune, ni de celle des vôtres.

Avant d'aller plus loin, examinez, et vous verrez combien de fois par jour vous blessez l'Humilité.

Ne parlez jamais de votre science, de vos succès, de votre habileté, du nombre de vos amis, de vos protégés.

On entend dire souvent : « Mon prédécesseur avait laissé tout tomber, j'ai trouvé tout en désordre en entrant dans cette charge... mais prenez garde, vous ferez... et après vous, vous laisserez encore à faire et votre successeur dira la même chose de vous.— On croit souvent améliorer et on entretient seulement comme ceux qui ont précédé.

Avez-vous remarqué ceci ? Lorsque quelqu'un parle de lui ou des siens il vous ennuie, il vous pèse.— Soyez donc bien convaincu qu'en parlant de vous, vous êtes un sujet d'ennui pour ceux qui vous entendent. Vous voulez plaire et vous déplaitez.

M. Vianney, Tertiaire de Saint-François, disait, en parlant de lui-même : « On s'est servi, pour former le Curé d'Ars, d'une oie, d'une dinde et d'une écrevisse. » Il coupait court pour tout ce qui le regardait et épuisait en pareille rencontre toutes les formes du mépris. C'était sa pauvre âme, son pauvre cadavre, sa pauvre misère, ses pauvres péchés. Et il était convaincu de ce qu'il disait.

Vous dites souvent que vous souffrez, que vous êtes fatigué. N'est-ce pas quelque fois pour vous rendre intéressant, pour faire penser à vous ? L'humble aime qu'on l'oublie.

Vous blâmez une circonstance de votre démarche, mais n'est-ce pas souvent pour qu'on vous félicite sur bien d'autres points ?

Quand on ne parle pas d'une chose dans laquelle vous excellez, gardez-vous de louer les autres sur ce sujet, car ce serait une manière adroite de vous attirer des louanges.

Croyez-moi, parlez peu et mesurez vos paroles, car, dit le Proverbe : « Chacun se complait dans ses discours ; mais on ne doit estimer que la parole dite à propos. »

Si l'on vous loue pour quelque action, ne dites pas que vous auriez pu mieux faire encore,—qu'en d'autres circonstances vous avez montré plus d'adresse...

Au contraire, vous blâme-t-on, supportez-le avec patience, reconnaissez vos torts.

Ne déguisez pas vos fautes ; au contraire, avouez-les franchement et vous tuerez votre amour-propre.

Parler d'un bienfait, c'est souvent mendier un remerciement, et alors c'est de l'orgueil. « Votre main gauche doit ignorer ce que fait votre main droite. » (Маттн., vi, 3.)

Si vous êtes humble, vous éviterez de parler de la reconnaissance qu'on vous doit, ou de l'ingratitude qu'on vous témoigne.

N'ouvrez jamais la bouche pour vous plaindre de qui que ce soit : persuadez-vous que vous le méritez, supportez de bon cœur et avec joie, l'affliction qui vous survient, surtout si elle vous humilie.

Voulez-vous pratiquer l'Humilité ? ne jugez personne, taisez-vous sur les défauts d'autrui.

N'interrompez personne dans la conversation.

Ne contredites personne dans ce qui est douteux ou probable, lors même que vous auriez une opinion différente.

Ne discutez jamais avec chaleur.

Avez-vous à défendre la vérité ? faites-le avec douceur : l'Humilité est la force de la vérité.

Fait-on en votre présence l'éloge d'un rival, d'un concurrent, d'une personne dont le caractère est antipathique au vôtre, ne parlez pas de vous : faites l'éloge vous-même de grand cœur, et vous profiterez dans l'Humilité.

Si on vous montre le travail de quelqu'un ou si on vous en parle, ne dites pas : C'est facile à faire.

Né blâmez pas la maladresse d'un autre, parce que c'est dire avec orgueil : je ferais mieux.—Ayez toujours un mot de bienveillance pour tout le monde, sans jamais cependant louer le vice.—(A continuer.)

Voyage au Canada.

—
LETTRE DU R. P. FRÉDÉRIC.

(Suite.)

Cette laborieuse retraite avait épuisé mes forces : le lendemain, néanmoins, ne fut point un jour de repos : il fallut prêcher successivement le matin à l'hospice des Vieillards, aux Religieuses et à leurs chers internes, et à la Congrégation, à la messe paroissiale. L'après-midi, les innocentes petites pensionnaires de Notre-Dame voulurent entendre l'histoire de Nazareth et de la Crèche, et leurs dévouées maitresses, l'entière description de la Terre-Sainte.

Le lundi, il y eut un dernier rendez-vous à la chapelle de la Congrégation : on devait y apporter les croix et les chapelets pour recevoir les indulgences *della Via Crucis* et les autres indulgences apostoliques. Tous voulurent posséder une croix ainsi indulgenciée et qui aurait touché aux saintes reliques : on vida tous les magasins ; le pays entier ne put satisfaire à toutes les demandes. Chaque homme voulut individuellement posséder sa croix et la porter lui-même à l'église, de sorte que je vis là une réunion d'hommes, comme dans toute ma vie de missionnaire je n'en vis jamais de semblable. Et tous ces hommes continuent, s'ils sont restés fidèles à leur promesse, à porter la croix de Jésus-Christ, qu'ils ont plantée sur leur poitrine, et chaque fois, au milieu des mille dangers du monde, que l'ennemi de tout bien tente de les séduire, ils pressent avec amour cette croix contre leur cœur, et, d'après leur propre aveu, remportent ainsi de grandes et nombreuses victoires.

Ah ! si les hommes en France, surtout dans nos grandes villes, savaient imiter leurs courageux frères du Canada, l'Église, leur mère, ne verserait plus tant de larmes, et le Cœur sacré de Jésus, leur père, ne serait plus abreuvé de tant d'amertumes !

Une longue conférence nocturne aux nombreux serviteur de la Maison Centrale ; une nombreuse réception de Cordigères, avec grand sermon pour la foule accourue pour vénérer les Saintes Reliques ; une audience en faveur de nombreux groupes de malades et d'infirmes demandant leur guérison ; une splendide réunion à

l'Hôtel-Dieu pour célébrer l'Exaltation de la sainte Croix et y parler longuement de la Terre-Sainte, tels furent les derniers exercices de ces deux derniers jours de notre mission dans la Métropole.

Le jour même de l'Exaltation de la sainte Croix, je devais partir sur le grand fleuve pour me rendre au Saguenay, pays encore tout nouveau; un excellent catholique avait eu l'inspiration d'ériger une statue colossale de l'Immaculée Conception au Cap de la Trinité; Sa Grandeur Mgr. l'Évêque de Chicoutimi en devait faire l'inauguration le lendemain: en me plaçant au lieu désigné pour faire le discours de circonstance, j'aurais eu un abîme d'eau de six cents mètres sous mes pieds et une masse de rochers de trois mille pieds de haut, au-dessus de ma tête. Le bateau partit trop vite et je fus privé de l'assistance à cette belle cérémonie et de la jouissance que procure la vue de ce site vraiment grandiose. Les Canadiens qui savent lire dans les grandes œuvres de la création, dans leur enthousiasme joyeux, laissèrent échapper de leurs cœurs émus, une belle hymne de reconnaissance au Dieu Créateur.

Puisque je viens de nommer le Saguenay, qu'on me permette de raconter ici une touchante histoire qui s'y rattache.

C'était un vendredi; je me trouvais dans mon aimable solitude du Cap, me préparant à d'autres missions: il était neuf heures du soir; le bruit d'une voiture se fit entendre; elle s'arrête devant la porte; on frappe: qui peut nous arriver maître de la maison étonné. Mon Père, dois-je ouvrir?—ouvrez, lui répondis-je; qui sait si le bon Dieu ne nous offre pas une bonne action à faire? On ouvre, et je vois avancer dans le petit salon de réception, une dame vêtue très modestement, déjà d'un âge avancé, avec une autre dame plus jeune et un petit garçon qui paraissait avoir de dix à onze ans.—Le Père de Terre-Sainte se trouve-t-il ici? demanda-t-elle.—Oui, réponds-je, c'est votre humble serviteur même; puis-je vous être de quelque utilité?—Mon Père, je viens du Saguenay, où j'ai appris la guérison de la dame paralysée; moi aussi je voudrais être guérie d'une grande infirmité, *que j'ai sur moi*, moi et mon petit garçon que vous voyez là.—Ma pauvre enfant, n'est-ce pas tenter le bon Dieu que d'agir

comme vous le faites? A votre mise, vous ne semblez guère douée des biens de la fortune, et malgré cela vous venez d'entreprendre, dans cette saison déjà avancée, un voyage de plus de cinquante lieues, pour chercher très au hasard un pauvre religieux que vous étiez très exposée à ne rencontrer ni en ce lieu ni à cette heure? — Pardonnez-moi mon Père, je ne suis pas riche, mais je ne suis pas tout à fait pauvre non plus; j'ai pu satisfaire aux frais de mon voyage, mais je suis mère d'une nombreuse famille. La loi du bon Dieu n'ordonne-t-elle pas, mon Père, à la mère, d'élever elle-même ses enfants. Pour moi je ne veux pas les confier à une étrangère; or, pour les élever moi-même, il faut que je les voie, et je suis condamnée par les médecins à devenir aveugle; mon petit garçon se trouve dans une position encore plus alarmante que la mienne. Je viens donc pour vénérer les Saintes Reliques et *il faut que vous nous guérissiez tous les deux*, mon Père. — Tout cela fut dit avec simplicité et un accent de foi qui nous émut tous jusqu'au fond de l'âme. Nous fîmes tous ensemble une courte prière à Notre-Dame des sept Douleurs du Calvaire. Je fis toucher les saintes reliques aux yeux de l'enfant et de la mère, j'indiquai la neuvaine à faire, et la voiture repartit. Dans notre surprise et notre émotion nous oubliâmes de demander le nom et l'adresse de cette mère de famille, car nous espérions tous qu'une foi si grande ne resterait pas sans récompense. Heureusement le portier de l'endroit avait reconnu la jeune dame et nous promit de chercher sa demeure, en ville. Huit jours s'écoulèrent. C'était de nouveau un vendredi, à neuf heures du soir. On frappe à la porte: j'ouvre moi-même et je reconnais M. D. conducteur de la malle qui, d'un air joyeux, me dit: une bonne nouvelle, mon Père.. Je le fis entrer, et en présence de tous, il fit entendre les paroles suivantes: J'ai trouvé l'intéressante visiteuse de la semaine dernière chez la jeune dame qui est sa mère. A son retour en ville, elle se mit à faire avec son jeune fils, la neuvaine à Notre-Dame du Calvaire, et abandonna toutes les prescriptions des médecins. Vous vous rappelez tous l'état vraiment pitoyable de la mère et du fils. Eh bien! leurs yeux sont parfaitement guéris. Le terrible ophtalmie avec ses supurations purulentes et ses menaces d'une cécité éternelle a fait place à des paupières tout à fait nettes et qui abritent des yeux tout à fait limpides...

N'est-ce pas là, mon Révérend Père, un miracle et un très beau miracle ? Ainsi se réalise encore de nos jours cette parole du divin Maître, à l'occasion du figuier stérile frappé de malédiction : toutes les choses que vous demanderez dans la prière *avec Foi*, toutes vous les recevrez : beaucoup de personnes demandent et n'obtiennent pas, parce qu'elles demandent mal ; elles ne demandent pas *avec Foi* et sans aucune hésitation ; elles oublient cet avertissement de l'Esprit-Saint, qui assure que celui qui demande à Dieu avec hésitation ressemble aux flots de la mer que le vent agite et pousse de çà et de là sous l'impulsion de son souffle capricieux ; elle avait demandé sans hésitation cette excellente mère de famille du Sauguenay, et elle avait reçu : elle avait demandé sans hésitation, cette autre bonne femme qui avait touché son bras paralysé aux Saintes Reliques et qui en sortant du presbytère fit en pleine rue le moulinet avec ce même bras, devant les autres infirmes, disant dans sa joyeuse simplicité : comment vous n'êtes pas guéris vous autres ? Moi je suis déjà guérie ; voyez donc un peu... Elles avaient toutes demandé, *avec Foi*, ces âmes ferventes qui dans la suite reçurent leur guérison par le contact des Saintes Reliques.

FR. FRÉDÉRIC, de Ghyvelde.
Min. Obs.

(A continuer.)

Confiance.

Jésus, vous m'appellez : pourquoi donc tremblerais-je ?
 Je suis bien criminel, mais vous êtes si bon !
 Notre âme redevient blanche comme la neige,
 Lorsque vous la baignez dans les flots du pardon.
 Si je suis pauvre et nu, vous êtes la richesse ;
 Si je tombe à tout pas, vous êtes le soutien ;
 Sur l'humble et le petit votre regard s'abaisse,
 Et jusqu'à votre Cœur vous élevez le mien.
 Je ne regarde plus ma misère profonde,
 Je ne vois que ce Cœur par l'amour dilaté ;
 Sur ces mérites saints tout mon espoir se fonde,
 Et ma crainte s'enfuit devant sa charité.

CHRONIQUE.

Mgr. Bourget.—Le tombeau de Mgr Bourget, est devenu un lieu de pèlerinage. Tous les jours nombre de fidèles vont prier sur le tombeau du vénéré prélat. Des bancs ont été placés à la disposition des visiteurs. Les couronnes de fleurs naturelles déposées sur son catafalque sont demeurées suspendues au-dessus de la porte du caveau.

Nombre de pèlerinages sont déjà organisées pour cet endroit, durant le cours de la belle saison.

Pèlerinage.—Le pèlerinage au sanctuaire de Sainte Philomène, dans l'église de Sainte-Pétronille de Beaulieu, devient de plus en plus populaire. Lundi dernier, 13 juillet, vers 3 heures de l'après-midi, environ 800 personnes s'acheminaient, en ordre de procession, bannières déployées et fanfare en tête, vers le nouveau sanctuaire privilégié. C'étaient des paroissiens de Saint-Nicolas, Saint-Agapit, Saint-Etienne et Saint-Lambert qui venaient, sous la conduite de leurs dignes curés, les RR. MM. Bureau, Montminy et A. Roy, présenter à la sainte deux couronnes accompagnées d'un acte de consécration composé pour la circonstance. L'une des couronnes portait l'inscription : "Protégez contre le choléra les paroisses de Saint-Nicolas, Saint-Agapit, Saint-Etienne et Saint-Lambert."

Questions.—La non-existence est-elle préférable à l'éternelle souffrance ?

R.—Telle fut la question saintement curieuse que le roi Louis IX posa un jour au savant Frère Mineur, que l'Eglise appelle depuis longtemps déjà, le docteur séraphique.

Plusieurs personnages de haute distinction et de rare piété se trouvaient présents, raconte saint Bonaventure lui-même, quand le pieux roi soumit pareil doute à l'humble enfant du pauvre d'Assise :

"Sire, répondit le Saint, il est à remarquer que votre demande renferme deux points essentiellement distincts : la perpétuelle offense de Dieu, autrement le Seigneur dans sa justice ne saurait infliger un supplice sans fin : et l'interminable épreuve de cette même peine, et nul ne doit préférer l'état continuel du péché. Dès lors, à mon avis, dit le docteur, il vaut mieux donner sa préférence au non-être, qu'à l'état éternel d'hostilité avec Dieu."

Cette réponse plut tellement au pieux monarque que, s'adressant aux personnes qui étaient présentes, il dit : "Et moi

aussi, je pense comme frère Bonaventure, et vous déclare en toute sincérité, que j'aimerais mieux n'avoir jamais été et être réduit immédiatement en poudre, que de vivre à toujours en ce monde, assis sur le trône que j'occupe, ayant une âme pleine d'offenses envers le souverain Créateur."

O homme admirable parmi les princes de ce monde, s'écrie ici l'illustre franciscain, brillante lumière de la foi orthodoxe, qui ne craignait pas de mourir, de retourner au néant ; — chose cependant si effrayante pour la nature, — dès qu'il ne pouvait avoir la vie sans l'offense de Dieu ; qui préférerait la non-existence à toutes les délices de la terre, dès que celles-ci ne pouvaient être goûtées sans que l'âme ne fût ennemie du Très-Haut.

Centenaire de saint Grégoire VII.—Le grand Pape, dont le monde célèbre le centenaire, est mort à Salerne. Il est mort en prononçant ces grandes paroles :

"J'ai lutté avec les plus formidables puissances de la terre, à seule fin de réduire le dragon infernal qui tentait de saisir entre ses terribles griffes et de déchirer l'Église. J'ai annoncé au peuple la liberté du clergé et de la Chaire de Pierre. J'ai souffert les insultes, et sur les marches de l'autel et jusque dans les prisons du château Saint-Anne. Les incendies ne m'ont pas intimidé, pas plus que les exterminations et toutes les attaques répétées d'innombrables ennemis en fureur. *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem...* et maintenant j'en suis récompensé sur la terre par l'exil et par l'abandon... *propterea morior in exilio !*"

Salerne, qui a l'honneur de posséder le corps de saint Grégoire VII, n'a pas été infidèle aux devoirs que lui imposait ce précieux dépôt. C'est pour abriter cette dépouille sacrée que le fameux dôme de sa cathédrale a été élevé. La tombe de saint Grégoire VII repose, depuis le xvii^e siècle, dans la chapelle du transept droit de la cathédrale. Sur l'autel de cette chapelle s'élève la statue de marbre du Pontife.

Les catholiques d'Italie sont venus en grand nombre le 25 mai, jour de la fête du courageux pontife, qui lutta contre l'empire antichrétien avec une indomptable persévérance.

A Rome, la fête a été solennelle à l'église des Oratoriens. Le centenaire sera aussi célébré à Saint-Pierre un peu plus tard, à cause de la coïncidence avec les fêtes de la Pentecôte.

Eglise du Vœu National, France.—L'on sait que cette église, dédiée au Sacré Cœur, est divisée en chapelles, lesquelles sont construites aux frais de ceux qui veulent bien s'en charger sous le vocable que les donateurs choisissent. Le nombre des

vocables demandés, ayant de beaucoup dépassé celui des chapelles du sanctuaire, il a été nécessaire de placer dans ces chapelles plusieurs autels ayant des vocables différents. Nous donnerons les noms et la souscription faite jusqu'à ce jour pour les principales, les plus remarquables, et celles qui nous intéressent le plus :

DANS LA CRYPTÉ.

Chapelle No. 4, des Beaux-Arts, souscription,	2,114 frs.
“ No. 7, des Ecoles, “	103,504 “
“ No. 11, Sainte Anne, “	141,269 “
“ No. 13, Saint François d'Assise, par les tertiaires, avec des chapelles à Ste. Claire, Ste. Colette et St. Antoine de Padoue, souscription,	122,678 “
“ No. 16, des Ames du Purgatoire, souscription,	318,210 “

DANS LA BASILIQUE.

Chapelle No. 1, de l'armée (Michel Archange), souscription,	44,7731 frs..
“ No. 2, de la magistrature et du barreau, (St. Louis), souscription,	48,742 “
“ No. 6, du Canada, à St. Jean-Baptiste, souscription,	12,575, “
“ No. 7, Saint Joseph, souscription,	299,478 “
“ No. 8, St. Cœur de Marie, souscription,	335,955 “
“ No. 9, des médecins, (St. Luc, SS. Come et Damien, souscription,	45,627 “
“ No. 12, St. Vincent de Paul, souscript.	183,247 “

Voici les remarques du *Bulletin de l'Œuvre du Vœu National*, à propos de la chapelle du Canada :

“ La chapelle Saint-Jean Baptiste a été concédée au Canada, vieille terre française, restée française sous le patronage du plus grand des enfants des hommes. Elle marche assez bien : la propagande est plus lente, plus difficile dans ces contrées où l'hiver est long et rude ; mais la bonne volonté suffit à tout et nos généreux et courageux zélateurs, malgré les retards d'une correspondance si lointaine, nous tiennent au courant de leurs succès, qui nous édifient bien et nous donnent une grande confiance à nous-mêmes.”

Le Colisée de Rome.—Les nouvelles du Colisée de Rome sont peu rassurantes.

Pendant l'hiver, le froid et les pluies causent toujours quel-

ques dégâts dans ces ruines admirables, mais jamais les dégâts n'avaient été aussi considérables que cette année.

Non seulement il a fallu réparer des arcades et refaire des voûtes du côté sud de l'amphithéâtre, mais il va falloir construire encore des murs de soutènement sur le côté du levant, où tout le premier rang des arcades a dû être étayé.

La partie du Colisée mise à découvert par le sénateur Rosa menace également ruine. Dernièrement, tout un pan de mur s'est écroulé. Les débris de ce mur n'ont pas encore été déblayés ; on les voit à terre à droite de la rue qui suivait l'axe du Colisée du nord au sud.

La surintendance des fouilles va prendre des mesures.

Espérons qu'il est encore temps et que les touristes érudits, ramenés dans la Ville-Eternelle pendant la belle saison, n'en seront pas réduits à contempler le sol nu en répétant avec Lucain : " La ruine elle-même a péri."

Dès que les envahisseurs ont eu volé Rome au pape, ils se sont empressés de faire enlever la croix qui se dressait au milieu du Colisée et de bouleverser l'arène. Ils ont mis à nu certaines constructions qui sont restées envahies par une eau fétide. Les voisins y ont gagné la fièvre, et le monument y a perdu en solidité ; mais la croix et les stations du *via crucis* ont disparu : il y a plus que compensation.

L'anneau des évêques.—On nous demande sur quoi est fondé l'usage de l'anneau des Evêques, la signification qu'il faut y attacher et les avantages qu'on en retire. Le voici en quelques mots :

L'anneau d'or est donné à l'évêque, au moment de son sacre, non seulement comme un mémorial des engagements qu'il contracte envers Dieu, l'Eglise et les âmes qui lui sont confiées, mais comme une marque particulière de sa dignité spirituelle. Dès les premiers siècles nous voyons que les fidèles s'empres- saient autour des Pontifes et baisaient leur anneau en témoi- gnage de leur respect et de leur filiale soumission.

Pour développer de plus en plus dans le cœur des enfants ces sentiments sans lesquels la mission de l'évêque serait la plupart du temps impuissante et stérile, l'Eglise a béni ce pieux usage, et l'a toujours recommandé aux populations chrétiennes. — On saura également que les fidèles, en état de grâces, qui accom- plissent avec foi et dans les sentiments rappelés plus haut, cet acte de piété filiale en leur pasteur gagnent chaque fois une indulgence de quarante jours.—*Dimanche illustré.*

Tertiaires réguliers à Rome.—Le 6 mai, les fidèles romains ont fait un pieux pèlerinage à Saint-Jean-Porte-Latine.

Cette église a été construite en l'honneur de l'apôtre saint Jean, qui fut plongé près de là dans une chaudière d'huile bouillante, de laquelle il sorti sain et sauf, pour être de là relégué à Pathmos, où il écrivit *l'Apocalypse*. L'église fut construite sous Adrien Ier, en 772 ; elle a été restaurée par Célestin III (1191), puis, au commencement de ce siècle, par le cardinal de Belloy. Elle appartenait autrefois aux Minimes, mais elle resta longtemps abandonnée, et presque toujours fermée, au grand regret des fidèles.

Son vevage cesse à partir de ce moment. Le jour de la fête patronale de l'église, a eu lieu, dans le couvent voisin, l'installation de religieux français, appartenant au Tiers-Ordre régulier de Saint-François d'Assise.

Ces missionnaires franciscains seront chargés de desservir cette église, contiguë à l'ancien couvent que la congrégation vient d'acquérir. Elle a également acheté, au prix de 200,000 francs, un vaste terrain qui appartenait au chapitre de Saint-Jean de Latran, pour y construire une vaste maison.

Dans cet endroit, jusqu'ici isolé et excentrique, mais destiné, d'après les nouveaux plans rectificateurs de Rome, à devenir un centre habité et peut-être populeux, cette congrégation semble appelée à faire un grand bien.

Ces dignes enfants de Saint-François dont le supérieur, le P. Bernard d'Alby, est un homme de grand mérite, se livrent spécialement à l'instruction du peuple. Ils seront la providence des habitants du nouveau quartier du Coelus.

La solennité des Quarante-Heures a été célébrée les 6, 7 et 8 mai, avec une pompe particulière, à l'église des Saints-Douze Apôtres.

Pour la première fois, l'Ordre des Tertiaires de Saint-François a revêtu l'habit de pénitence franciscain, et a figuré ainsi dans la procession, qu'ont présidée, mercredi, Mgr. Simoneschi, et vendredi, Mgr. Lenti.

L'*Osservatore romano* signale parmi les Tertiaires le marquis Vitelleschi, le marquis Patrivi, le marquis Serlupi et M. de Witten.

Personne ne doit par une folle confiance en soi-même, se glorifier de ce qui est au pouvoir du pécheur. Un pécheur peut jeûner, prier, pleurer, mortifier sa chair, mais il y a une chose qu'il ne saurait faire, c'est d'être fidèle à Dieu.

St. François.—Oracl. et Sent. xxj.

VIE DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

CHAPITRE VI.

Essai d'apostolat.—Le noviciat de Sainte-Marie-des-Anges.

(1211-1212)

(Suite.)

D'Arezzo, l'homme de Dieu se rendit à Florence. Cette grande cité, si renommée dès lors pour son commerce, et qui devait un siècle plus tard, sous les Médicis, jeter un si vif éclat, ne se montra pas moins empressée que ses voisins à entendre la parole du saint. Le séjour de François y fut d'assez courte durée, mais il fut signalé par plusieurs événements qui méritent d'être rapportés. Les habitants firent don au saint fondateur du petit couvent de Saint-Gall, situé aux portes de la ville ; et dès la première heure la Providence se plut à susciter de nombreuses vocations, dont la plus célèbre est sans être contredit celle de Jean Parent.

C'était un savant jurisconsulte, le premier magistrat de Citta-Castellano, un homme d'un tel mérite qu'on lui avait décerné le titre de citoyen romain. Un soir qu'il se promenait aux environs de Citta-Castellana, il vit un pâtre qui s'efforçait de faire entrer un troupeau de porcs dans leur étable, et qui, tout en colère de ne pouvoir réussir, se mit à crier, en les poussant avec la pointe de son bâton : " Allons donc, pourceaux ! Entrez dans votre étable comme les juges entrent en enfer ! " Et les animaux obéirent à l'instant. L'insolente apostrophe du porcher, que lui avait sans doute suggérée le ressouvenir d'anciens démêlés avec la justice, fut le moyen dont la Providence se servit pour toucher le cœur du savant magistrat. Il revint tout pensif, méditant sur la lourde responsabilité des charges publiques et sur les dangers du monde ; il ne tarda pas à se démettre de sa charge, et vint se retirer à Florence. Dieu qui le voulait tout à lui, lui ménagea une entrevue avec saint François, qu'il admira, qu'il aima, et dont il résolut bientôt d'imiter la vie pénitente. Son fils unique reçut la même vocation. Tous deux, ayant donc distribué leurs biens en œuvres pies, revêtirent avec joie l'habit des Frères-Mineurs, Ainsi commençait à s'accomplir la prophétie du saint : « Dans peu de temps, beaucoup de nobles et de savants viendront se joindre à vous, pour prêcher devant les rois et devant les peuples. »

Pendant que saint François était au petit couvent de Saint-Gall, trois habitants de la ville vinrent lui faire visite ; ils lui amenaient leurs fils pour qu'il les bénit. Notre Bienheureux alla, sans rien dire, cueillir cinq figues au jardin, en donna une à chacun des deux premiers enfants, remit les trois autres au dernier, et lui dit en le caressant : « Toi, mon ange, tu seras un jour l'un de mes fils. » La prédiction s'accomplit peu d'années après ; l'enfant devenu jeune homme entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et reçut le nom de frère Ange qu'il justifia par une vie toute céleste.

Après de nombreuses excursions à travers la Toscane, notre saint missionnaire revint à Sainte-Marie-des-Anges, escorté de ses nouveaux disciples. Il lui tardait de revoir sa chère Portioncule ainsi que ses premiers compagnons, et il avait à cœur d'éprouver la vocation des postulants ; car il craignait que la ferveur ne diminuât avec le nombre.

A cette époque, le couvent de Notre-Dame-des-Anges était l'unique noviciat de l'Ordre. Le saint fondateur, persuadé que les commencements d'une œuvre décident de son avenir et lui impriment sa physionomie, s'était réservé le pouvoir d'admettre les postulants, et s'était chargé de les former lui-même aux vertus de la vie religieuse ; à mesure que les vocations se multipliaient, il se montrait plus sévère dans l'admission des novices, de peur que l'ivraie ne se mêlât au bon grain. On se doute bien peu dans le monde de ce qu'est un noviciat ; et, à vrai dire, il faut avoir passé par là, pour pouvoir se rendre compte des joies et des épreuves qu'on y rencontre. Voilà pourquoi nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, en les initiant aux mystères de ces années de probation, et leur faisant connaître ce qu'était un noviciat de Frères-Mineurs dans la pensée de saint François.

Pour lui, un noviciat était une sorte de sanctuaire ayant deux portes ouvertes, l'une sur le ciel pour parler des hommes à Dieu, l'autre sur la terre pour parler de Dieu aux hommes. Faire de chaque novice un féal chevalier du Christ, un dévoué serviteur de ses frères, un amant de la pauvreté évangélique, voilà le but qu'il se proposait et qu'il eut le bonheur d'atteindre. De là, le soin extrême qu'il prenait d'étudier et de diriger la vocation des postulants.

Les travaux les plus simples lui fournissaient l'occasion de mettre leur vertu à l'épreuve. Les chroniqueur nous

racontent à ce propos plusieurs traits dont la naïve originalité fera peut-être sourire les beaux esprits du siècle, mais qui n'en renferment pas moins de profonds enseignements. C'est ainsi qu'un jour, deux postulants s'étant présentés ensemble à Notre-Dame des Anges, François leur enjoignit d'aller au jardin planter des choux la tête en bas. L'un deux, homme simple et bon, obéit sur-le-champ; l'autre refusa en répliquant d'un air plein de suffisance: "Mon Père, ce n'est pas ainsi qu'on fait dans mon pays!" Le saint Patriarche accepta le premier et renvoya le second. Les chroniqueurs ajoutent qu'en récompense de l'obéissance du premier, les choux se retournèrent d'eux-mêmes et devinrent d'une joli grosseur.

Mais la grande épreuve, la pierre de touche des solides vocations, c'était le soin de ces pauvres lépreux pour lesquels, nous l'avons vu, il avait tant d'attrait et de dévotion. Il mettait cette œuvre de miséricorde au-dessus de toutes les autres, et ne manquait pas d'avertir les postulants qu'ils auaient à s'y consacrer. Il renvoyait ceux qui ne pouvaient s'y résoudre. Il embrassait, au contraire, avec effusion ceux qui s'y soumettaient volontiers, les acceptait parmi les siens, et leur disait avec un charmant sourire: "Mes frères, soignons et chérissions les lépreux: ce sont les frères chrétiens par excellence." Un de ses disciples, Frères Jaques-le-Simple, du comté de Pérouse, se distinguait entre tous par son zèle en cet office de charité: on l'appelait "l'économe et le médecin de la ladrerie." François lui avait recommandé tout spécialement un pauvre lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Frère Jacques en prit tant de soin, que les forces revinrent peu à peu au malade. Croyant que le grand air contribuerait à le guérir, il l'amena un jour au couvent de la Portioncule. L'action parut téméraire et indiscreète à notre saint, qui ne put s'empêcher de dire au frère Jaques: "Il ne convient pas que tu promènes ainsi les frères chrétiens. Je souhaite que tu les serves dans l'hôpital; mais je ne voudrais pas que tu les en fisses sortir: il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue." Le malade, entendant réprimander ainsi son bienfaiteur, en fut vivement peiné. François s'en aperçut, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Par pénitence, il voulut manger à la porte du couvent dans la même écuelle que le lépreux; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content.—(A continuer.)

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Fête du Sacre Cœur de Jesus

A PARAY-LE-MONIAL (FRANCE).

Paray-le-Monial, petite ville de l'ouest de la France, patrie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, qui fut le porte-étendard de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, est devenu un lieu célèbre de pèlerinage à ce divin Cœur depuis une dizaine d'années.

La fête du Sacré Cœur y a été célébrée cette année avec un éclat inaccoutumé, 4000 à 5000 pèlerins, accourus de tous les points de la France, s'y sont rendus en pèlerinage ayant à leur tête Mgr. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins. Plus de huit diocèses se sont fait représenter par des délégués. Le T. R. Père Bernardin de Porto-Gruaro; général de l'Observance, le T. R. P. Pie, délégué du général des Capucins, tous les provinciaux des trois branches de l'Ordre des franciscains, plus de soixante religieux franciscains, et un nombre très-considérable de tertiaires étaient présents.

Le Souverain-Pontife a envoyé par le télégraphe sa bénédiction à l'Alliance catholique et aux Tertiaires franciscains.

Des télégrammes ont été reçus de Sa Grandeur le Patriarche latin de Jérusalem, du R. P. Général des Capucins, et de Mgr. l'évêque d'Autun.

Les cérémonies ont commencé, dès le jeudi soir, par une procession nocturne éclairée de la lumière de milliers de cierges, qui avait été autorisée par l'administration municipale, à la condition que l'on n'y chanterait pas le cantique du Sacré Cœur, demandant le salut de la France. Cette prohibition veut-elle indiquer que la France est sauvée? Nous donnerons une interprétation plus vraie en disant qu'elle ne veut pas être sauvée.

Une seconde procession a eu lieu dans la journée du vendredi. Elle était bien plus nombreuse que la première, car les rangs s'étaient accrus des pèlerins des villes voisines. On retrouvait, dans cette manifestation éclatante, l'enthousiasme des anciens jours.

Pour donner une idée de la piété des pèlerins, il nous

suffira de dire que presque tous se sont approchés de la sainte table, et que, pendant la nuit entière du jeudi au vendredi, la vaste basilique a été pleine de cette foule, avide de grâces et méprisant le repos.

Quant à la chapelle de la Visitation, l'on était obligé de faire des tentatives infructueuses avant d'y pouvoir pénétrer.

La parole de Dieu a été distribuée avec largesse, par des prédicateurs d'une haute et touchante éloquence : le R. P. Ephrem, capucin, MM. les abbés Joseph et Augustin Lémann, le R. P. Moïse, capucin, le R. P. Fristot, S. J., enfin Sa Grandeur Mgr. l'évêque de Moulins, qui a scruté, avec une éminente science et une pénétrante onction, les profondeurs de la dévotion au Sacré Cœur.

Tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait, et nous entendions, au retour, sortir de toutes les bouches cette parole qui nous a paru résumer l'expression unanime : "C'est une journée du paradis."

CONSÉCRATION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS,

Prononcée à Paray-le-Monial, par le Révérendissime Général de l'Observance, le 12 juin 1885, fête du Sacré Cœur.

O Jésus ! en ce jour, dans ce sanctuaire, spécialement consacré au culte de votre Cœur adorable, nous venons à vous pour fortifier notre foi et retremper nos courages. Les méchants continuent à travers les siècles les cris des Juifs déicides : " Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous." Nous, fils de saint François, membres de l'Alliance Catholique, nous vous disons du plus profond de notre cœur : *Régnez sur nous !*

Régnez sur nos intelligences ! Que l'Évangile fasse nos délices, que le souvenir de vos actes et de vos divines paroles, qui ne cessent de vibrer à travers les dix-huit siècles qui nous séparent de votre existence mortelle, soit le sillon lumineux qui dirige au milieu de toutes les obscurités de ce siècle pervers.

Régnez sur nos cœurs ! Ah ! faites que nous ne nous payions pas de mots sonores et de programmes retentissants. Régnez sur nos passions pour les contenir, sur nos sentiments pour les diriger, sur nos affections pour les surnaturaliser. Que dans ces cœurs il n'y ait pas une fibre qui ne batte pour Vous. Armez-les de pureté, de force et de courage. Alors nous pourrons être apôtres.

Régnez sur notre vie privée ! O cœur de Jésus ! soyez le

soleil qui illumine tout, qui réchauffe tout, qui féconde tout ce qui se fait dans le sanctuaire domestique et l'intime de notre existence. Régné sur nos foyers, régné sur vos enfants, préservez-les du mal. Que Vous *connaître* soit le fonds de leur *Instruction* ; que Vous *reproduire* soit le fonds de leur *Education*.

Régnez sur notre vie publique ! Nous voulons être chrétiens sans ostentation, mais sans faiblesse aussi. Ce n'est pas nous qui ferons des réserves dans Votre Loi, ne pratiquant que ce qui nous plaît, laissant de côté ce qui gênerait nos passions. Votre Evangile, nous l'acceptons tel qu'il est, sans alliage ni mélange. Votre Croix dont la vue exaspère le libertin et le mécréant, nous voulons l'arborer dans nos demeures, la porter respectueusement sur nos poitrines, la reproduire fidèlement dans notre conduite extérieure, en ne reculant jamais devant l'accomplissement du devoir, sous quelque forme qu'il s'impose à nous. Cette Croix je la vois au dessus de Votre Cœur Sacré, toute entourée de flammes. Que Votre Amour, ô Jésus, m'aide à porter votre Croix. Elle est lourde à certaines heures ; peut-être succomberons-nous parfois sous son faix, peut-être graverons-nous avec Vous le Calvaire de la calomnie, des persécutions sanglantes..... Qu'importe ? Votre Cœur, ô Jésus, enflammera nos cœurs, Il renouvellera nos forces épuisées ; Il nous fera trouver le bonheur dans les larmes.

Cœur de Jésus, abreuvé d'ingratitude de la part de ceux-là mêmes que vous aimez d'une tendresse de choix ; Cœur de Jésus, méconnu, oublié, poursuivi par la haine et saturé d'opprobres, nous vous demandons pardon pour tant d'outrages, ceux-là surtout qui vont vous atteindre dans le Sacrement de Votre Amour. Nous défiant, il est vrai, de notre faiblesse, mais confiants dans Votre inexprimable et persévérante tendresse, nous Vous dirons : "Alors même que tous vous abandonneraient, nous, nous ne vous trahirons pas."

O Jésus, nous voulons, à la suite et sous l'étendard de François d'Assise, l'un des plus grands favoris de Votre Cœur, Sacré, étendre Votre règne dans le monde dans la revendication de vos droits, et pardessus tout dans le spectacle d'une vie sérieuse, chrétienne, irréprochable, qui fasse de nous tous le sel de la terre et la lumière du monde. Recevez-nous tous dans Votre Cœur divin. Nous voulons y vivre, sûrs d'y trouver le ciel quand il faudra mourir.

Nous vous le demandons par Marie votre Mère et la nôtre.
Aj soit-il !

SUPPLIQUE AU SAINT PÈRE.

Très Saint Père,

Les membres de l'Alliance catholique et du Tiers-Ordre franciscain, unis dans un même élan depuis l'insigne bénédiction de Votre Sainteté, en mai 1884, profitent de la belle fête du Sacré Cœur qu'ils célèbrent ensemble à Paray-le-Monial, en ce 12 juin 1885, pour déposer de nouveau aux pieds de Votre Sainteté l'expression filiale de leur tendre affection et de leur dévouement sans bornes.

Après avoir prié le divin Cœur de Jésus, source des plus sûres inspirations, et après avoir soumis leur pieux projet aux éminents Evêques qui ont ou présidé ou encouragé leur pèlerinage, ils osent, Très Saint Père, mettre sous Votre sage regard et confier à votre cœur plein de mansuétude la supplique suivante :

Daigne Votre Sainteté permettre, dans les termes dont elle a le secret et la puissance, que l'adjunction de *Fils de David* soit introduite dans les Litanies du Saint Nom de Jésus.

Voici, Très Saint Père, les motifs de cette adjunction : Premier motif.—C'est le plus beau nom de Notre-Seigneur comme fils de l'homme, après celui de fils de la Vierge Marie. Il est contenu dans les saints Evangiles. Il semble manquer aux Litanies.

Deuxième motif.—C'est un des titres de Notre-Seigneur à la royauté éternelle : *J'ai fait à David un serment irrévocable par mon saint Nom et je ne lui mentirai pas ; son règne sera éternel en ma présence comme le soleil.* (Ps. LXXXVIII). *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père, et son règne n'aura point de fin.* (Luc, 11. Insérer ce titre dans les Litanies, ce serait rehausser et entourer d'éclat de cette royauté alors que la secte maçonnique projette et se flatte de la faire disparaître.

Troisième motif.—C'est le nom qu'invoquaient de préférence les malades durant la vie du Sauveur, et ils obtenaient toujours leur guérison en se servant de cette invocation. *Ayez pitié de nous, fils de David.* (Matth. ix-xx). *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.* (Id., xv). *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* (Luc, xviii). La société moderne est bien malade. Cette invocation, placée dans les Litanies, rappellera au Sauveur ses anciennes guérisons. Son Cœur sera touché de cette invocation faite par son Eglise bien-aimée, et Il s'inclinera avec miséricorde vers la société.

Quatrième motif.—Ce nom sera comme une pierre d'attente

pour la conversion des fils d'Israël, qui est bien désirable, d'autant qu'ils sont mêlés partout aux chrétiens. "Les enfants d'Israël reviendront et ils chercheront leur Dieu et David leur roi. (Osée, III)."

Cinquième motif.—Le saint et glorieux Pontife Léon XIII a enrichi les Litanies de la très sainte Vierge d'un nom de victoire : "Reine du très saint Rosaire." Ce sera enrichir les Litanies du très saint Nom de Jésus d'un pareil nom de victoire : "Le lion de Juda, le rejeton de David vaincu." (Ap. v.)

Tels sont, Très Saint Père, les motifs que nous nous permettons d'exprimer avec confiance à Votre Sainteté, pour cette consolante adjunction aux Litanies du saint Nom de Jésus. Nous baisons la main de Votre Sainteté en ajoutant cette douce prière : "Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur."

▲vec la vénération la plus tendre, et aux pieds du divin Cœur qui nous a réunis, nous nous disons tous,

De Votre Sainteté,

Les fils très obéissants et profondément dévoués.

La supplique est déjà signée de Son Eminence le Cardinal archevêque de Lyon, de Son Excellence l'Archevêque de Reims et de tout son Chapitre, de Mgr. l'Evêque de Moulins, des trois Révérendissimes Généraux de l'Ordre de Saint-François d'Assise, et d'une foule de religieux, de prêtres et de pèlerins qui ont pris part au pèlerinage de Paray.

Sur le respect qu'on doit aux Eglises.

Toi qui dans le lieu saint te comportes si mal
Hélas ! d'un œil jaloux ton juge t'y contemple
Tu le redouteras dessus son tribunal
Si tu ne l'as pas su révéler dans son temple.
Fais ce que dans le ciel font les divins esprits ;
L'église est aux chrétiens ce qu'est le ciel aux anges :
Et ne profane plus par d'insolents mépris
Des autels que ton Dieu consacre à ses louanges.
Rendre à Dieu moins d'honneur qu'à des
[princes mortels ;
Ah ! que sa majesté doit en être choquée !
Un chrétien insolent vient braver nos autels,
Un turc plein de respect entre dans sa mosquée.
Quel étrange combat et de haine et d'amour !
Ici pour toi sans cesse un Dieu se sacrifie ;
Et loin d'y voir ton cœur s'immoler à son tour,
Par ta langue ou tes yeux ton cœur le crucifie.